

VOLTAIRE ET LA QUESTION DU LUXE*

par Madeleine R. Raaphorst

Parmi les multiples sujets sur lesquels roule la conversation à bâtons rompus, autour "d'un bon souper chez monsieur André" dans *l'Homme aux quarante Ecus*, l'ironique narrateur mentionne: "La question du luxe fut traitée à fond. On demanda si c'était le luxe qui avait détruit l'empire romain, et il fut prouvé que les deux empires d'Occident et d'Orient n'avaient été détruits que par la controverse et par les moines."¹ L'édition originale du conte date de 1768; trente-deux années se sont écoulées depuis l'explosion du *Mondain* qui fit de Voltaire le champion du luxe. Le problème n'a pas perdu de son acuité puisqu'on en traite encore au cours des soupers et qu'écrivains, magistrats, hommes d'état, économistes et académies s'excitent sur le sujet où se mêlent morale, économie, primitivisme, civilisation.² La fougue provocante qui animait Voltaire au moment où il lança son "badinage" s'est assagie, mais non la résistance moqueuse qu'il n'a pas cessé depuis lors d'opposer aux sévères censeurs du luxe, que ce soient les fervents de *Télémaque*, J. J. Rousseau ou les physiocrates.³

Rappelons succinctement les circonstances qui ont provoqué la première intervention de Voltaire, la plus fameuse aussi à cause du ton satirique du *Mondain* et des tracas qu'il causa à son auteur qui dut aller changer d'air en Hollande pendant deux mois.⁴

En 1721, Montesquieu le premier avait porté la discussion sur le luxe devant les auditoires mondains de la Régence en faisant discuter par ses persans de l'utilité ou de la nuisance des sciences et des arts.⁵ Mais le débat resta à l'état latent jusqu'en 1734, date où Melon, ancien secrétaire de Law et du Régent, publia anonymement son *Essai sur le Commerce*, livre qui fut "chaudement accueilli par le public, note Maupertuis, eut plusieurs éditions"⁶ et dont Voltaire s'enquit en janvier 1735. Impressionné par l'ouvrage, il allait y trouver des arguments en faveur du luxe et les utiliser avec sa verve mordante.⁷

André Morize a retracé les sources du *Mondain* à Bayle, à Saint-

*This subject was treated in a paper read at the meeting of the Southern Central Modern Language Association in November, 1964.

Evremond, à la tradition libertine que Voltaire connut dès sa jeunesse, à son séjour en Angleterre de 1726 à 1729 et à son mode de vie épicurien à Cirey.⁸ Georges Ascoli a complété cette filiation,⁹ et Ira O. Wade a ré-examiné l'influence de *The Fable of the Bees* de Mandeville sur le *Mondain* et montré que l'auteur écossais, bien qu'ayant décrit dans sa "Remark O" le train d'un "worldly-minded, voluptuous and ambitious Man" ne semble pas avoir été suivi par Voltaire pour faire le tableau de son "mondain," comme pourrait le laisser entendre Morize lorsqu'il compare le texte de Mandeville et celui de Voltaire.¹⁰

Le courant des idées sur le luxe ainsi que les sources de Voltaire semblent donc bien établis, un point reste encore à éclaircir concernant la date exacte de composition du *Mondain* sur laquelle A. Morize et I. O. Wade ne sont pas d'accord.

Laissant de côté une allégation de Voltaire, faite dans une lettre à Mlle Quinault du 27 novembre 1736 probablement pour se couvrir, selon laquelle le poème remonterait à deux ans, c'est-à-dire à 1734, A. Morize ne voyait la preuve de l'existence du *Mondain* qu'au mois de septembre 1736.¹¹ Ira O. Wade, après avoir examiné les archives de Mme du Châtelet à la bibliothèque de Léninegrad et trouvé une préface datée de 1735 pour une traduction de *la Fable des Abeilles* qu'elle se proposait de faire et qui ne fut jamais complètement réalisée, considérant la vie pleine d'ivresse de Voltaire à Cirey à l'époque, suppose que "the most likely period is somewhere around Nov. 3, 1735, when the château has been remodeled, when Algarotti is paying a visit to Cirey, when Voltaire is at the maximum of his happiness and when the earthly Paradise is really where he is."¹² Il appuie son assumption sur le fait que le *Mondain* ne montre que l'influence de Melon et que Mandeville n'aurait été un sujet d'intérêt qu'après la composition du *Mondain*.¹³ L'édition Moland mentionne que, dans une note de 1752, Voltaire dit que "ce badinage fut composé dans l'année 1736, immédiatement après le succès de la tragédie d'Alzire."¹⁴ En 1752, le philosophe était en Prusse et ne paraît pas avoir eu de raison spéciale de camoufler la vérité, comme ce fut le cas en novembre 1736, lorsque le garde des sceaux lui fit des difficultés pour le morceau. La première représentation d'*Alzire* date du 23 janvier 1736, mais Voltaire travaille encore sur la pièce dont il prépare l'impression le 17 mars et le 4 avril. Sa correspondance montre qu'il s'adonne à de multiples travaux et il n'est malheureusement fait aucune allusion spécifique à un poème sur le luxe. Après le 16 avril, Voltaire se trouve à Paris.¹⁵ Indépendamment de l'affirmation du philosophe, la composition du *Mondain* pourrait se situer à cette époque pour deux raisons: la première est que le plus ancien manuscrit est considéré de 1736.¹⁶ Sans nom d'auteur, sans date et sans lieu, il se termine par le vers "Le paradis terrestre est à Paris" et la vie qui est décrite est celle

d'un "honnête homme" à Paris, comme le précisait son auteur le 25 septembre, lorsqu'il écrit à Cideville: "Cette vie de Paris dont vous verrez la description dans le mondain est assez selon le goust de votre philosophie. La vie que je mène à Cirey seroit bien au-dessus, si j'avois plus de santé, et si je pouvais embrasser mon cher Cideville." Au moment où il écrit cette lettre, l'hôte de Cirey est de retour de la capitale depuis fin juillet et dans la copie du *Mondain* qu'il avait adressée à son correspondant figurait la version actuelle du dernier vers "Le paradis terrestre est où je suis," si l'on en juge par la réponse de Cideville du 7 octobre qui reprend le vers "le paradis terrestre est où vous estes."¹⁷ Est-ce à dire que des copies auraient circulé pendant le séjour de Voltaire à Paris et qui auraient servi à établir la première édition? Une lettre de l'abbé Le Blanc à Bouhier du 19 novembre 1736 peut incliner à penser que Voltaire aurait tout au moins lu son épître pendant qu'il était dans la capitale, entre fin avril et fin juillet. Dans une lettre du 30 avril à Bouhier, Le Blanc annonce que l'hôte de Cirey est à Paris: "Je vous dirai pour nouvelles littéraires que Voltaire est à Paris. Nous nous sommes vus. Nous avons beaucoup parlé des ouvrages de Théâtre, d'Aben-Saïd et d'Alzire, enfin après avoir soupé ensemble, il me quitta en parodiant à ce sujet l'un des plus beaux vers de sa dernière Tragédie."¹⁸ Le *Mondain* n'est pas mentionné, mais si Le Blanc a vu Voltaire, ce n'est pas à Cirey, comme le notait Georges Ascoli par une erreur sur la lettre du 19 novembre dont il n'indique pas la source et qu'il ne connaissait sans doute pas entièrement,¹⁹ mais que nous trouvons intégralement dans l'édition Besterman:

Cette Bulle du Pape de l'Opéra (l' Abbé Pellegrin) paroît enfin, mais je n'ai pas encore pu la trouver pour vous la faire copier, quoiqu'elle ne vaille pas grand chose, non plus que le *Mondain* (Epître de Voltaire en Vers de Dix qu'il m'a lue et où je me souviens qu'il maltraite fort Dieu, Adam et Mr de Cambrai. Je l'aurai incessamment et vous l'enverrez. En attendant il faut que je vous fasse part d'un conte et d'un fait (car je n'en sais pas la vérité) qui court Paris. On dit que Mr le Chevallier de Villefort, qui est attaché a Mr le Comte de Clermont et dont je vous ai parlé à Dijon, passant près de Sirey voulut voir Mde du Châtelet.

L'abbé Le Blanc continue par la description de Cirey *telle qu'on la lui a rapportée* et il ajoute en fin de lettre, "au reste, vous prendrès, vous laisserès ce que vous voudrès de ce comte, je vous le donne tel que je l'ai reçu, tel qu'il court Paris."²⁰

Si Voltaire a lu son épître à l'abbé Le Blanc, ce ne peut être que pendant son voyage à Paris, puisque l'abbé ne connaît Cirey que par ouï-dire et qu'il dit "avoir vu" Voltaire à Paris. Il semble donc que, si faute d'une indication précise de la correspondance, le temps de la composition ne puisse être absolument certain, le champ s'en restreigne autour du séjour du philosophe à Paris, de fin avril à fin juillet 1736, d'autant plus que Voltaire n'était pas

revenu dans la capitale depuis deux ans et que l'éclat de la vie et les soupers n'avaient pu manquer de le frapper.

Quant aux sources du *Mondain*, elles sont nettes, c'est Melon qui lui a fourni ses arguments économiques.²¹ Le chapitre sur le luxe de son *Essai sur le Commerce* attaque la théorie de Fénelon qui vante le primitivisme de "l'âge d'or." Il montre que le luxe est "relatif au temps et aux individus," qu'il est favorable au commerce et à l'industrie et "est une suite nécessaire de toute société bien policée."²² Tout le poème vante aussi le triomphe de la civilisation avec la verve voltairienne des *Lettres philosophiques*.

André Morize n'a examiné que le *Mondain* (et la *Défense*) et ses sources, mais la polémique a intéressé Voltaire tout au long de sa longue vie et l'auteur de l'épître mis en vedette en 1736 a exprimé à maintes reprises ses idées sur le problème du luxe. Pratiquement jusqu'à sa mort en 1778 il a été amené à préciser sa position ou s'est vu adresser comme à un expert en la matière différents écrits lorsqu'il n'était pas directement attaqué par les censeurs du luxe.²³

L'ensemble des idées du philosophe n'a été examiné que dans le cadre des idées économiques: Roger Charbonnaud a cherché ce qui tient au mercantilisme et à la physiocratie et ce qui en est indépendant; il classe le luxe dans la deuxième partie de son ouvrage, "Voltaire et le mercantilisme de l'école de Melon."²⁴ Gaffiot étudie l'auteur quant à la définition, aux causes et aux effets du luxe.²⁵ Mais Voltaire n'est pas un économiste et il n'a adhéré complètement à aucun des deux systèmes qui se sont partagés son temps, prenant seulement chez chacun d'eux ce qui lui convenait, parce que son attitude à l'égard de l'économie est orientée par celle qu'il montre à l'égard de la vie et par son idéal humanitaire. C'est dans cet esprit que je me propose d'examiner ses écrits sur le luxe.

Revenant au *Mondain*, point de départ de son intervention, les arguments économiques invoqués s'accordent avec son attitude générale de pensée telle qu'il l'a formulée un peu plus tôt dans ses *Remarques sur Pascal* en 1733: "Pour moi, quand je regarde Paris et Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte, mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte."²⁶

De même que l'auteur de cette vingt-cinquième lettre a montré une continuité de vues inébranlables à l'égard de Pascal de 1734 à 1777, parce que celui qu'il appelle le "misanthrope sublime" dit "éloquemment des injures au genre humain" en montrant l'homme sous "un jour odieux," de même l'attitude favorable au luxe exprimée bruyamment dans le *Mondain* sera constante, car Voltaire croit au progrès, à la vertu civilisatrice des arts et à une forme de bonheur matériel pour l'homme. Dans l'*Eloge his-*

torique de la Raison, conte daté de 1775 c'est-à-dire de la fin de sa vie, on note un optimisme tranchant analogue à celui du *Mondain* quant à la valeur du temps présent. La "Raison" et sa mère la "Vérité," après s'être cachées au fond d'un puits pendant les sombres temps barbares reviennent sur terre et passent par la France. Elles sont toutes surprises du progrès et concluent "qu'il n'y a que du bien à dire du temps présent, en dépit de tant d'auteurs qui ne louent que le passé."²⁷

Il est généralement considéré que le *Mondain* n'exprime pas complètement la "doctrine" de Voltaire et qu'il a corrigé sa pensée plus tard. Ira O. Wade a toutefois noté que c'est peut-être une interprétation qui ne tient pas compte du fait que le poème est davantage une défense qu'une attaque ("Have we not really twisted things in our own minds to the extent that what actually was reaction on Voltaire's part, we call action; what, in his intention, was defense, we call attack?").²⁸ Voltaire aime incontestablement le luxe, mais s'il en prend la défense c'est surtout par réaction contre les milieux rigoristes qu'il connaît bien où dans une haute bourgeoisie riche subsistent encore les principes sévères d'une morale austère.²⁹ D'autre part, si Voltaire a souvent suivi les idées de Fénelon, comme l'a montré A. Chérel, il n'en est pas moins vrai qu'il s'en prend nettement à *Télémaque* dont il a déjà parlé dans le *Temple du Goût* (1733). Même s'il laissait l'évêque de Cambrai à l'intérieur du *Temple*, il n'en critiquait pas moins sa prose (critique renouvelée dans le *Mondain*) et c'est en 1736 qu'une *Apologie du Télémaque* réplique à Voltaire. L'abbé Desfontaines, dans ses *Observations* déclarait aussi cette même année que "*Télémaque* est le seul vrai poème épique de la France."³⁰ On sait par sa correspondance qu'en 1736 Voltaire préparait une nouvelle édition de *La Henriade*. On voit où l'aiguillon pique notre philosophe! Quelle belle occasion aussi de répondre à ceux qu'il appellera dans la *Défense* "les maîtres cafards" qui vantent l'ascétisme devant un souper fin.

Le poème est une satire, destiné à frapper. Comme dans les *Contes*, tout concourt à la démonstration totale d'un point de vue. C'est un tableau noir et blanc sans nuances; le blanc, c'est la félicité du siècle présent, le noir en contraste c'est le simplisme d'autrefois. On peut donc dire que le *Mondain* exprime sans correctif un aspect défini de la pensée de Voltaire: sa croyance au développement de la civilisation.

Dès avant le *Mondain*, dans sa lettre contre Pascal, on trouve l'attitude qu'il revendiquera par la suite:

Pourquoi nous faire horreur de notre être? Notre existence n'est pas si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sybarite.³¹

Les éditeurs de l'édition de Kehl ont pris soin dans leur "Avertissement pour le Mondain et la Défense du Mondain" de justifier Voltaire et de reprendre cette expression de sybarite:

Nous avouerons avec la même franchise que la vie d'un honnête homme, peinte dans le *Mondain* est celle d'un sybarite, et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même sans avoir aucun vice, qu'un homme méprisable et ennuyé; mais il est aisé de voir que c'est une pure plaisanterie. Un homme qui, pendant soixante et dix ans, n'a point peut-être passé un seul jour sans écrire ou sans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie consumée dans de vains plaisirs? Il a voulu dire qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, est moins méprisable qu'une vie austère employée dans l'intrigue, souillée par les ruses de l'hypocrisie ou les manoeuvres de l'avidité.³²

Point n'est besoin de cette justification, on la trouve dans sa correspondance et dans ses écrits. La lettre qu'il adressait au prince de Prusse le 8 novembre 1736 pour lui faire l'envoi du poème n'a pas encore été retrouvée, mais par contre nous avons la réponse de son correspondant. "Le *Mondain*, écrit Frédéric, aimable pièce qui ne respire que la joie est, si j'ose m'exprimer ainsi, un vrai cours de morale. La jouissance d'une volupté pure est ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde; j'entends cette volupté dont parle Montaigne, et qui ne donne point dans une débauche outrée."³³ Est-ce Frédéric qui suggérait la tempérance à Voltaire ou bien lui-même en faisait-il mention dans sa lettre d'envoi? On peut pencher pour cette dernière alternative, d'autant plus qu'il a déjà pris le parti de Montaigne contre la critique de Pascal dans les *Lettres philosophiques* et que Mme du Châtelet parlait elle aussi de Mandeville comme du Montaigne anglais, dans sa préface pour *La Fable des Abeilles*. Ce sens de la mesure que le *Mondain* a quelque peu bousculé, Voltaire y tient beaucoup. En janvier 1737, lorsqu'il envoie la *Défense* à Maurice de Saxe, la balance est rétablie dans le sens de la tempérance:

Oui, je suis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puissants;
Il encourage les talents,
Il est la gloire d'un empire.

Il ressemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'usage:
Le plaisir sied très bien au sage;
Buvez, ne vous enivrez pas.³⁴

On enregistre le même son de cloche dans sa lettre à Frédéric du (10 janvier) 1737 (Besterman no. 1196) où après avoir vanté le luxe, il apporte cette restriction "au reste monseigneur c'est par pure humanité que je conseille les plaisirs. Le mien n'est guères que L'étude et la solitude. Mais il y a mille façons d'être heureux."

En 1738, le *Quatrième Discours sur l'Homme* s'intitule *De la Modéra-*

tion en tout, dans l'Etude, dans l'Ambition, dans les Plaisirs. C'est une condamnation de l'ascétisme comme dans le *Mondain* à laquelle s'ajoute celle de l'excès contraire, le sybaritisme, comme dans les *Remarques*. Les plaisirs nous sont donnés par Dieu, ils "sont les fleurs que notre divin maître / Dans les ronces du monde, autour de nous fait naître."³⁵ Mais qui s'adonne sans cesse au plaisir s'en fatigue; ici Voltaire apporte une atténuation et un correctif à la vie de "l'honnête homme" décrite dans le *Mondain*, qui n'était qu'une succession de jouissances. Le *Cinquième Discours sur la Nature du Plaisir* est encore une attaque contre l'ascétisme, en reprenant encore l'idée que les plaisirs sont un don de Dieu, l'énergie qui fait agir les mortels. Jouir est donc légitime, moral puisque d'origine divine, mais avec tempérance: "Usez, n'abusez point. Le sage ainsi l'ordonne / Je fuis également Epictète et Pétrone. / L'abstinence et l'excès ne fit jamais d'heureux."³⁶ Cette idée qui tient à coeur au philosophe sera reprise une fois de plus en 1770 dans un dernier écrit contre les détracteurs du luxe, et en premier lieu, contre les trente-deux vers de l'*Anti-Mondain* de Piron:

Sachez mes très chers amis
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux:
Cet art qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux.³⁷

En 1764, dans le *Dictionnaire philosophique*, il pose de la même manière les bornes du luxe et condamne "l'excès... pernicieux en tout genre: dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'économie comme dans la libéralité."³⁸

Le luxe fait partie de l'art de vivre, de l'art d'être heureux, deux expressions du vocabulaire de Voltaire sur lesquelles il faut insister. Au milieu des contradictions, du mal, de l'incohérence qu'il observe dans le monde, le philosophe en revient toujours à un art de vivre, à une acceptation du "monde comme il va" de la *Vision de Babouc*. Il lui arrive d'avoir des moments de dépression, de pessimisme, ce qui a fait dire à M. René Pomeau qu'il y avait aussi Pascal dans Voltaire.³⁹ Les périodes de désenchantement arrivent toujours à être surmontées et il en revient à la formule de *Candide* "il faut cultiver notre jardin," c'est une attitude fort positive à l'égard des réalités. Ce mode de vie demande le travail et une jouissance saine.

Dans ses écrits historiques qui sont comme le socle de sa pensée, *Le Siècle de Louis XIV* et *L'Essai sur les Moeurs*, il trouve la justification de

sa position véritable et de l'idée de progrès par les faits historiques. *La Défense du Mondain* mentionnait que "le goût du luxe entre dans tous les rangs." L'idée est développée dans *l'Essai sur les Moeurs*: lorsque Voltaire examine les mœurs et les usages des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, il constate que le superflu d'autrefois n'est plus que le nécessaire d'aujourd'hui. Il compare aussi sous le rapport du bien-être le siècle de Louis XV, dont il a suivi pas à pas le développement économique, avec ce qu'il appelle les "temps barbares." Voltaire qui n'a pas d'idées communautaires et constate l'inégalité comme nécessaire remarque pourtant que le luxe, en se développant, change de caractère et devient un agent de nivellement des conditions, en même temps qu'il contribue à un adoucissement général des mœurs. Nos ancêtres du Moyen-âge et de la Renaissance ne connaissaient que la pompe extérieure et ignoraient les rudiments du confort: "On est parvenu enfin à ne plus mettre le luxe que dans le goût et la commodité . . . On a laissé la vaine pompe et le faste extérieur chez lesquels on ne sait encore que se montrer en public et où l'on ignore l'art de vivre." Il voit une amélioration de la politesse qui gagne même les arrière-boutiques des marchands et moins de différence dans le costume entre les classes. La civilisation augmente les besoins des hommes, l'industrie de luxe leur donne du travail, les besoins nouveaux en créent d'autres:

Le moyen ordre s'est enrichi par l'industrie . . . Les gains du commerce ont augmenté. Il s'est moins trouvé d'opulence qu'autrefois chez les grands et plus dans le moyen ordre, et cela même a mis moins de distance entre les hommes. Il n'y avait autrefois d'autres ressources pour les petits que de servir les grands; aujourd'hui l'industrie a ouvert mille chemins qu'on ne connaissait pas il y a cent ans.⁴⁰

A ceux qui plaignent le sort des campagnes et fondent la productivité sur la seule agriculture, il réplique que les paysans profitent de l'enrichissement des villes. On connaît surtout *l'Homme aux quarante Ecus* qui raille le système des physiocrates mais, longtemps avant, le *Siècle de Louis XIV* (chapitre XXX) répond aux questions économiques qui s'agitaient autour de la condition des paysans:

L'industrie s'étant perfectionnée dans les villes s'est accrue dans les campagnes . . . l'histoire doit faire voir qu'il est impossible qu'une ville soit florissante, sans que les campagnes d'alentour soient dans l'abondance, car certainement ce sont les campagnes qui la nourrissent. On entend, à des jours réglés, dans toutes les villes de France, des reproches de ceux à qui leur profession permet de déclamer en public contre toutes les différentes branches de consommation auxquelles on donne le nom de *luxe*. Il est évident que les éléments de ce luxe ne sont fournis que par le travail industriel des cultivateurs, travail toujours chèrement payé.⁴¹

Et le philosophe continue en montrant qu'on a développé la culture des vignes, celle des jardins avec une plus grande variété de légumes et de fruits

et qu'ainsi la situation des campagnes s'est améliorée grâce au luxe de la table.

Voltaire n'a jamais considéré le luxe, en tant que tel, comme ayant des dangers, ainsi que *l'Encyclopédie*, dont l'article "Luxe" se rapproche pourtant dans ses conclusions de la conception de l'auteur du *Dictionnaire philosophique* bien plus qu'il ne semble au premier abord. Commenant par condamner les "politiques" qui l'ont défendu "plus en marchands et commis qu'en hommes d'état et en philosophes," puis ses censeurs, l'auteur de l'article considère le luxe comme un fait qui ne peut être divorcé de la société, donc impossible à supprimer puisque "le désir de s'enrichir et celui de jouir des richesses sont dans la nature humaine dès qu'elle est en société; puisque le luxe est un bien, et que par lui-même il ne fait aucun mal, il ne faut donc ni comme philosophe ni comme souverain attaquer le luxe en lui-même."⁴² C'est au législateur à veiller à ce que les richesses soient partagées par le plus grand nombre. C'est précisément ce que Voltaire ajoutait dans la note de son article "Luxe" de 1764 du *Dictionnaire philosophique*, qui visait Rousseau.⁴³ Voltaire croit l'homme fait pour vivre en société,⁴⁴ il reconnaît les maux qui l'accablent, mais il est d'avis que le but de la vie est d'être vécue au mieux. En conséquence de sa conception de Dieu, il est dirigé vers la vie terrestre. Son but n'est pas de faire le salut de l'individu dans un au-delà dont il ne semble pas très sûr, mais d'essayer dans la mesure de ses moyens d'améliorer son sort sur la terre. Le "divin architecte" se soucie bien peu des "souris" qui peuplent l'univers; l'homme dans la création n'est qu'un "ciron" sans privilège spécial, c'est à lui-même qu'il incombe de "cultiver" sa terre au mieux.⁴⁵

La vie de celui qui fut avant tout un homme d'action, mais qui pratiqua aussi ce que notre siècle a appelé "l'engagement" par ses interventions en faveur des Calas ou des Sirven, par sa participation active à toutes les affaires de son temps pourrait porter en épigraphe la pensée de Pindare que Camus fait figurer en tête du *Mythe de Sisyphe*: "O mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle mais épuise le champ du possible." L'absurde a mille et un visages et Voltaire à sa manière croyait tout comme Camus que "le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre. Ils sont inséparables," et "que la lutte vers les sommets suffit à remplir un coeur d'homme."⁴⁶ Mais le philosophe ne développera jamais le sens de la culpabilité que l'on trouve dans *la Chute*. Il a essayé de s'accorder à la condition humaine, même s'il en voit parfois l'aspect misérable,⁴⁷ et s'est efforcé de la rendre plus tolérable par les moyens dont les mortels disposent. Pour le patriarche de Ferney, le luxe n'appartient pas à un système isolé, il fait partie du complexe de civilisation qui englobe sciences, arts, "philosophie" et qui contribue à rendre la vie supportable et même à l'adoucir.

Voltaire a été considéré comme difficile à définir, changeant, instable

ainsi que l'a montré M. René Pomeau dans *La Religion de Voltaire*. Au cours de sa longue vie, il a eu des crises de pessimisme, il a assisté à des bouleversements qui ont pu le faire un moment osciller (comme le tremblement de terre de Lisbonne). Il lui est même arrivé d'écrire une sorte "d'Anti-Mondain" (*A Madame Denis, la vie de Paris et de Versailles*) après ses déboires à la cour et au moment où la conduite de sa nièce ne lui donnait pas satisfaction, mais il a toujours fini par rétablir l'équilibre dans un sens pragmatique et, en matière de luxe, il a marqué une unité qui rejoint les paliers de sa ligne de pensée générale. Il a toujours détesté l'ascétisme et lui a opposé le principe de la jouissance raisonnable. Une des épîtres du vieillard est à Horace. Il y fait le tableau des réalisations du seigneur de Ferney qui a rendu la prospérité à son canton, rétabli dans son domaine la tolérance religieuse et qui, comme le poète latin, se vante de savourer la vie plutôt que de penser à la mort.⁴⁸

Une lettre qu'il adressait à Mme du Deffand le 22 juillet (1761) nous semble assez bien résumer celui qui "grinçait" (selon Flaubert)⁴⁹ et savait pratiquer l'ironie avec toute la verve qu'on lui connaît:

Je romps un long silence, il faut le pardonner au plus fort laboureur qui soit à vingt lieues à la ronde, à un vieillard ridicule qui dessèche des marais, défriche des bruyères, bâtit une Eglise, . . .

. . . Je m'imagine que vous prenez la vie en patience ainsi que moi; je vous y exhorte de tout mon coeur; car il est si sûr que nous serons très heureux quand nous ne sentirons plus rien, qu'il n'y a point de philosophe qui n'embrasse cette belle idée si consolante, et si démontrée. En attendant, madame, vivez le plus heureusement que vous pourrez, jouissez comme vous pouvez et moquez-vous de tout, comme vous voudrez. Je vous écris rarement, parce que je n'aurai jamais que la même chose à vous mander, et quand je vous aurai bien répété que la vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme, j'aurai dit tout ce que je sçais.⁵⁰

NOTES

1. Voltaire, *Romans et Contes*, éd. La Pléiade (Paris: Gallimard, 1954), p. 362.
2. On trouve une importante bibliographie des écrits qui se sont succédés sur le luxe de Montesquieu à la révolution en appendice de:
A. Morize, *L'Apologie du Luxe au XVIIIème siècle: le Mondain et ses Sources* (Paris: Didier, 1909).
3. La vogue de *Télémaque* n'a pas cessé de grandir depuis 1717, date où le marquis de Fénelon dédia à Louis XV la première édition authentique. (A. Chérel, *Fénelon au XVIIIème siècle* [Paris: Hachette, 1917].)
Le courant contraire au luxe se trouva renforcé par le *Discours sur les Sciences et les Arts* (1750), puis par l'attitude des physiocrates qui faisaient de l'agriculture la seule source de productivité. (G. Weulersse, *Le Mouvement physiocratique en France* [Paris: Alcan, 1910] 2 vols.)
4. *Voltaire's Correspondence*, éd. Besterman (Geneva, 1953 ff.) 97 vols. Correspondance de nov. et déc. 1736, V. En abrégé ci-dessous: Best., suivi du numéro des lettres.

5. Montesquieu, *Oeuvres complètes*, "Les Lettres persanes," (Paris: Garnier frères, 1875), pp. 334-338.
6. G. Weulersse, I, 16.
7. Voltaire se méfiait d'abord de l'ouvrage pour des raisons littéraires (Best., 810). Mais après avoir lu *l'Essai*, il ne cessa de louer Melon qu'il comparait même à Colbert qu'il admirait (Moland, XXII, 359), tout en critiquant certaines de ses idées économiques.
8. A. Morize, "Introduction," *op. cit.*
9. G. Ascoli, *Voltaire, Poèmes philosophiques* (Paris: Centre de documentation universitaire, s.d.), p. 11.
10. I. O. Wade, *Studies on Voltaire* (Princeton, N.J., Princeton University Press, 1947), pp. 22-49.
11. A. Morize, p. 8.
12. A. Morize, ainsi que I. O. Wade, voit dans la période heureuse de Voltaire à Cirey une des raisons directes de son enthousiasme pour le luxe.
13. Mme du Châtelet, même si sa "Préface" pour une traduction de *The Fable of the Bees* de Mandeville est datée de 1735, n'informe Algarotti de sa traduction qu'en (avril) 1736 (Best., 1024). I. O. Wade date la même lettre du 20 (mai). De toute façon c'est après le départ de Voltaire pour Paris ainsi que le mentionne la lettre.
14. Voltaire, *Oeuvres complètes*, éd. Moland (Paris: Garnier frères, 1877-1885) 52 vols. Volume X, 88. En abrégé ci-dessous: Moland, suivi du chiffre romain indiquant le numéro de volume et du chiffre arabe indiquant celui de page.
15. Best., V.
16. G. Ascoli considère la première édition in-12 de 8 pages comme étant de 1736, car par la suite *la Défense* qui fut composée fin déc. 1736 ou début janv. 1737 figure toujours avec le *Mondain*.
17. Best., 1117.
18. Best., 1030.
19. G. Ascoli, p. 19.
20. Best., 1153.
21. I. O. Wade, p. 34, ne voit aucune parenté entre le *Mondain* et Mandeville. Par contre il trouve des rapports entre la *Défense* et la *Fable des Abeilles*. R. Charbonnaud, *Les Idées économiques de Voltaire* (Angoulême: Despujols, 1907) considère comme évidente l'influence de Melon sur le *Mondain*.
22. R. Charbonnaud, p. 92.
23. Piron, *Oeuvres Complètes* (Paris: Lambert, MDCCLXXVI). Butel-Dumont, *La Théorie du Luxe, ou Traité dans lequel on entreprend d'établir que le Luxe est non seulement utile mais profitable* (Paris, 1771) 2 vols., porte en épigraphe le vers du *Mondain* "Le superflu, chose très nécessaire." du Coudray, *Le Luxe, Poème en six chants* (Paris: Monory, 1773), contient à la suite du poème une lettre d'envoi à Voltaire ainsi que la réponse du vieillard.
24. R. Charbonnaud, *op. cit.*
25. M. Gaffiot, "La Théorie du Luxe et Voltaire," *Revue d'Histoire Economique et Sociale*, 1926, pp. 320-343.
26. Moland, XXII, 34.
27. Voltaire, *Romans et Contes*, éd. La Pléiade (Paris: Gallimard, 1954), p. 524.
28. I. O. Wade, pp. 51-52.
29. R. Pomeau, *La Religion de Voltaire* (Paris: Nizet, 1956), p. 229.
30. A. Chérel, pp. 329-335.
31. Moland, XXII, 34.

32. Moland, X, 82.
33. Best., 1165.
34. Best., 1199.
35. Moland, IX, 404.
G. Ascoli, p. 136, note que dans une première édition Voltaire attaquait nommément Pascal dans le vers "Blaise se crut parfait, alors qu'il n'aima rien." Dans l'imprimé de 1740 à 1748, le nom fut remplacé par l'initiale P., par la suite, le nom de Timon fut substitué à l'initiale et le vers modifié. Timon représente le misanthrope en général et il sert aussi de titre à *l'Apologue contre le Paradoxe de J. J. Rousseau: que les Sciences ont nui aux Moeurs* (Moland, XXIII, 483 et suiv.).
36. Moland, IX, 412.
37. Moland, X, 94.
38. Moland, XX, 17.
39. R. Pomeau, p. 229.
40. Moland, XIV, 532.
41. *Ibid.*
42. *Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers* (Neufchâtel: Samuel Fausché et Cie, MDCCLXV) tome IX, p. 670.
Saint-Lambert a inclus cet article dans ses oeuvres et on ne sait si Diderot y a collaboré.
Voltaire ne voit qu'un seul cas où les lois somptuaires soient nécessaires, c'est lorsqu'il faut acheter à l'étranger et faire sortir plus de devises qu'il n'en rentre. C'est une raison purement économique.
43. Moland, XX, 18.
44. Moland, XI, 18.
"Tous les hommes vivent en société: Peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? N'est-ce pas comme si on concluait que si les taureaux ont des cornes c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu? . . . Le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société; nous n'étions point faits pour vivre à la manière des ours."
45. A. Morize, *Candide ou l'Optimisme*, éd. critique (Paris: Droz, 1931), p. 220.
En 1736, Voltaire écrivait déjà "Nous sommes les souris" dans le bâtiment du "divin architecte."
46. A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe* (Paris: Gallimard, 1943), pp. 167-168.
47. R. Pomeau, pp. 226-245, pp. 270-280.
48. Moland, X, 441-447. L'épître est datée de 1772.
49. Flaubert, *Correspondance*, éd. Conard (Paris, 1910), III, p. 219.
50. Best., 9121.